

Le temps : la première décoïncidence ?

« Le concept de décoïncidences suppose de l'infime ouvrant à de l'incommensurable » - Patrick Hochard –

Dans son ouvrage « Structure des révolutions scientifiques » Thomas Kuhn impose le concept de « changement de paradigme » avec une acception très forte supposant une nouvelle perception par l'Homme de l'espace et du temps dans lequel il évolue. Cette nouvelle perception a la propriété de s'imposer au terme d'un lent processus de maturation durant lequel une « anomalie » longtemps négligée par la science établie, dite « normale », s'impose jusqu'à amener un changement radical de sa représentation, ce qui sera une « révolution scientifique ».

Très vite Thomas Kuhn remarque qu'une telle révolution s'accompagne de modifications fondamentales pour toutes les autres manifestations de la pensée consciente ; Et, de fait, comment pourrait-il en être autrement ? , que ce soit dans les domaines artistiques, philosophiques, sociologiques...

Ainsi il distingue quatre révolutions correspondant à la transition entre quatre périodes : mythique, géocentrique, héliocentrique, Einsteinienne . Les deux dernières sont plus particulièrement définies et analysées comme « Révolution Copernicienne » et « Révolution Einsteinienne ».

Il est, par exemple, fascinant de mettre en vis à vis l'évolution de l'expression picturale dans le siècle qui précède Masaccio avec celle du siècle qui précède Picasso : Quand en 1425, utilisant les règles définies par Brunelleschi, après un siècle de gestation silencieuse (pensons à Giotto) marqué par l'extériorisation du regard, l'apparition de l'ombre au tableau, Masaccio affirme , avec son « Paiement du tribu », la mise en situation de « l'Homme en perspective », il proclame l'aboutissement du changement de statut de « l'Homme debout » qui accède à la Lumière d'une fenêtre ouverte sur un monde désormais intelligible... Quand en 1907 Picasso, après la découverte d'autres modes de représentation du monde (pensons à l'Afrique, au Japon), nous jette à la figure « Les demoiselles d'Avignon » et la représentation d'un « Homme sans perspective », il signe l'aboutissement d'un siècle de déstructuration de ce monde lumineux de la Renaissance où l'Homme occupait une place privilégiée (mais toujours au travers d'un filtre Divin). Il n'est , là aussi, que l'aboutissement d'un lent processus initié par Turner, Millet, Monnet et Cézanne et combien d'autres, durant lequel le peintre n'a cessé de s'évader du cadre du tableau, fenêtre d'où il ne pouvait que témoigner d'un monde restreint pour, désormais, être acteur des nouveaux paysages qu'il parcourt porteur de son chevalet . En même temps que le cadre est aboli, la perspective devient inutile, les regards, les ombres aussi s'estompent pour progressivement disparaître du tableau... *

Un siècle est passé. Nous en sommes toujours là ! La nouvelle perception du temps et de l'espace que nous propose Einstein nous laisse dans l'expectative. La disparition de toute référence absolue nous laisse encore aujourd'hui, le plus souvent, désorientés, sans perspective.

Une chose est sûre, l'Homme des Lumières ne peut plus se considérer comme occupant une place privilégiée, dominante, dans un monde où la nature serait toute à son service...

Il en ressort un profond malaise, une remise en cause de la position civilisationnelle dominante de l'Homme des Lumières et de ses valeurs « Universelles » par d'autres cultures, mais aussi une interrogation profonde sur la place d'un Homme désormais part intégrante de la nature.

Mais Einstein nous laisse-t-il vraiment sans perspective ?

* Dans ces deux exemples, le changement de perception picturale précède le changement de la perception scientifique !

Non, bien sûr, simplement cette perspective n'est plus absolue, encore moins divine et suppose une profonde modification de la réponse philosophique à cette question à laquelle toute philosophie a de tout temps été confrontée, celle de cet étrange objet du « Temps ».

Mais comme l'art du XXème Siècle oppose des œuvres pour l'essentiel dé-constructrices aux réponses lumineuses et optimistes que nous ont apporté les Lumières, les philosophies occidentales restent désorientées, conscientes de leurs insuffisances et même de la fatuité de leur prétention à un accès absolu à la « Vérité ». C'est tout particulièrement le cas du positivisme, victime de l'illusion d'une Science s'affirmant toute puissante. Les philosophies du XXème siècle, des structuralistes aux déconstructivistes ont bien analysé ces questions mais au même titre que la réponse picturale, malgré de très beaux résultats, nous laissent dans l'expectative : Qu'imaginer découvrir au-delà des blancs sur blanc de Malevitch et des noirs sur noir de Soulages ? Quels nouveaux chemins proposer pour construire un monde nouveau ? Les valeurs entrevues avec les Lumières sont-elles totalement illusoires ? Est-il utopique d'imaginer un dialogue constructif avec d' « autres » sans abandonner ces valeurs ? Ceci dans le cadre d'une pensée échappant au filtre d'un Divin toujours source de conflits ? ... Tel est le défi auquel se doit de répondre une philosophie immanente à l'Homme du XXIème siècle avec comme objectif d'établir les règles d'un « vivre ensemble ».

Dans son ouvrage « Du temps » François Jullien est conduit à se poser cette question : « Une pensée qui serait résolument de l'immanence et de la vie ne serait-elle pas en droit de se passer du concept de temps ? » (p 90).

Mais en même temps comment envisager une philosophie qui s'épargnerait la question de la conceptualisation du temps à laquelle la pensée de l'occident se heurte depuis la plus haute antiquité. Depuis Kronos-chronos la confrontation au temps à la fois nous envahit, nous hante, nous submerge, nous terrifie, en même temps que son évidence ne le rend pas moins insaisissable alors qu'il nous échappe s'écoulant entre nos doigts, impossible à retenir, en un flot nous entraînant inexorablement vers la mort...

Ainsi, Jusqu'au début du XXème siècle, le temps échappe à toute réelle conceptualisation : « Peut-on en conscience, affirmer », nous propose encore François Jullien, « Je suis dans le temps, comme on dit je suis dans l'espace ? ».

Cette interrogation est révélatrice de la profonde ambivalence de la pensée occidentale du temps :

D'une part, nous en avons une représentation Aristotélicienne, scientifique, en fait cosmologique : C'est celle réduite au « t » de la mesure du mouvement d'un objet dans l'espace, matérialisée, sinon objectivée, par l'instrument de mesure ; Certes ce temps est quelque part lié à l'espace et rend possible la pensée du mouvement, mais qu'est-il, et même Est-il en soi ?

D'autre part, à ce temps « physique » se superpose, s'intrique, le temps « vécu », typiquement celui qui nous mène du Destin des tragédies grecques à Bergson en passant par Saint Augustin, Montaigne et bien d'autres. Ce temps ressenti, psychologique, ce temps « à vivre » et « à faire », celui de la conscience, est celui qui, implacable, mène nos existences dans leurs dimensions intimes comme collectives, écartelé entre l'évanescence du présent et la pesanteur de l'éternel. C'est celui du passé, du présent et du futur de la conjugaison, celui dans lequel nos langues nous tiennent prisonniers. C'est aussi celui du vécu de la vie, du verbe, de l'action qui s'impose en paradoxe : Si vivre réellement suppose de vivre « au présent », est-il envisageable de « vivre vrai » et mieux encore « d'exister », le temps réduisant un présent furtif, infinitésimal à une fuite du passé vers le futur ?

Avec le XXème siècle et le changement de paradigme Einsteinien le temps physique s'affirme comme partie du concept d'espace-temps .

S'il n'est pas de repère absolu le temps s'avère indispensable à la définition de la position de tout objet dans l'espace avec le même statut que les coordonnées classiques. Certes ce temps est relatif mais inséparable des autres dimensions d'un espace dont il n'est qu'une des composantes d'un tout, l'espace-temps. Il est la condition même de l'existence de tout objet, de tout Être ; En même temps cette assimilation du Temps à l'espace suppose un espace-temps qui, dès lors qu'il n'est plus vide, est sans cesse en décoïncidence avec lui-même : tout objet a en propre une position différente de celle de tout autre objet au même instant, mais aussi différente de sa propre position un instant au paravent...

C'est avec le premier objet massif qu'apparaissent le temps et la première décoïncidence, celle qui ouvre au mouvement, au métabolisme général de la thermodynamique, à la vie...(*)

Historiquement ce changement du paradigme Einsteinien n'a pu que s'accompagner d'un changement profond du point de vue philosophique, avec la perspective temporelle, en quelque sorte inversée, que nous propose Heidegger et son « Sein und Zeit » : Le temps se trouve affirmé lui-même, en tant qu' « Etre-temps » inséparable du « Dasein » (en quoi ne puis-je m'empêcher d'entendre « Destin » ?) . Ce Temps « est » bien « là » support indispensable de l'objet qui se définit en « Etre-là » . Ce Temps ne s'écoule pas et constitue le fond possible d'une part d'espace-temps dans laquelle le sujet est « jeté » en objet ekstatique ; Dès lors libre à lui d'y construire ou non sur la base de sa propre temporalité (de sa propre conscience) une possible « existence », toute au présent de sa conscience, tout au long d'un chemin qu'il lui est offert de tracer .

La perception de la science comme celle de la philosophie nous propose, l'une comme l'autre, un temps qui est là, un temps permanent qui ne s'écoule pas, support indispensable à la présence du sujet, mais aussi une temporalité qui offerte à la conscience peut ouvrir à l'existence.

A la première question que nous pose François Jullien nous pouvons désormais répondre : « Oui ! je suis là, occupant une position définie et sans cesse différente dans l'espace-temps, toujours en décoïncidence »

A la deuxième question de François Jullien, celle de la possibilité de construire une philosophie sur une base véritablement immanente, celle du « vivant » en lui-même, la réponse reste « Non ! » : Si la réponse de Heidegger me permet d'espérer vivre ma vie et mieux encore exister, cela ne résout pas la question de l'absurde de ma présence dans un monde où je suis en quelque sorte « jeté » nous dit-il ; Mais alors, remarque François Jullien, d'où suis-je jeté ? sinon d'un au-delà transcendant : L'objectif d'une philosophie « immanente » base de la condition d'une « vraie vie » semble toujours inaccessible.

Mais faire chemin avec François Jullien implique de passer par l'hétérotopie de la Chine et de sa langue-pensée.

*Pour le modèle standard de la physique des particules « t », le temps physique, apparait dans la formulation au moment où une particule virtuelle issue de l'énergie du vide quantique, prend masse sous l'influence du champs de Higgs, d'où l'importance de l'acharnement mis à objectiver le boson correspondant.

Passer par la Chine ou la découverte d'un autre paradigme.

L'une des premières surprises qui se proposent au voyageur en Chine, parmi tant d'autres, est celle du rapport au temps propre aux chinois et à leur langue-pensée . Le plus marquant est peut-être

l'absence de conjugaison, avec pour conséquence qu'en Chine, encore aujourd'hui, le verbe, et donc l'action, ne sont pas liés au temps. D'une part le sujet « fait » pendant que, par ailleurs, il y a toute liberté à exprimer un moment, un lieu ; Notons que la traduction du verbe chinois dans notre « présent » est, de fait, déjà abusive, l'action se situant dans un « présent intemporel », sans durée en soi, impossible à traduire. De fait, en Chine, l'action, le moment, l'espace sont trois éléments distincts permettant de définir une « situation » et son potentiel d'évolutivité.

Au sens le plus stricte c'est bien à un nouveau paradigme de Kuhn que nous sommes confrontés, avec les multiples conséquences que cela suppose.

Déjà l'absence de conjugaison permet à la Chine d'échapper au paradoxe du présent et à la « fuite » du temps. Surtout, François Jullien nous montre comment la Chine, libérée de ce problème, ne s'est guère préoccupée de caractériser plus avant le temps, privilégiant l'aspect processuel d'un temps cyclique, toujours renouvelé, celui des règnes, des années, des saisons, des lunes, des jours, des heures, des moments... Chacun amenant le suivant en un « procès » sans début et sans fin, suite de modifications imperceptibles, celles des « transformations silencieuses » du Yi-King .

Si ce mode d'expression permet sans difficulté une représentation historique, il ne s'intéresse que peu au « pourquoi » de l'histoire pour privilégier le « comment » du processus historique. Le « il y a », le « comment » intéressent, alors que le « pourquoi » de la question de l'origine et de la causalité sont négligés ; Plus encore, l'absence du verbe être dans son sens essentiel aidant, le concept de « Dieu », de création à l'origine de toute chose est de peu d'intérêt. L'important est de percevoir la plus infime décoïncidence au sein du « il y a », permettant de définir le « potentiel de situation » qui autorise à « agir (presque) sans action » ... Toutes choses que l'on comprend en observant longuement la fluidité d'une cohorte de cyclistes progressant sur dix files parallèles dont cinq tournent à gauche à un carrefour, réussissant l'exploit de traverser sans heurt et sans interruption le flux tout aussi continu et imperturbable des dix files venant en sens inverse. (Il est une façon radicale de perturber, jusqu'à la panique, cet ordre immémorial, qui consiste à engager un piéton occidental non initié à traverser la rue !) :

où est « Ce point obscur d'où tout à basculer ? » demande François Jullien.

La question n'est pas anecdotique, mais au contraire fait se rejoindre l'essentiel et le processuel en proposant une solution au problème de l'entrée de l'objet dans sa temporalité (ce peut-être celle de l'homme), dans le support du temps cosmologique : Il nous faut pour cela amener à notre pensée celle d'une conception processuelle du monde, celle d'un ensemble complexe d'objets, interagissant sans cesse par échanges d'énergie et d'informations . C'est celui, conceptualisé par les principes de la thermodynamique, qui se rappelle à François Jullien déjà par allusion dans « Du Temps », mais surtout dans « Vivre en existant » (pp 50-51). L'apparition de l'objet correspond bien à une transition processuelle, décoïncidence ouvrant elle-même à un « incommensurable » : où pourrait-on « situer », sans arbitraire, un début de la vie individuelle dans le continu du processus vital en général ? (la même question se pose pour la « fin »)

Dans cette conception le vivant n'est plus « jeté » au monde , n'est plus issu d'un « je ne sais d'où ». Il Est, par nature là, en continuité du métabolisme général que suppose la thermodynamique.

Sa présence au monde, loin d'être absurde, est dans la nature des choses, nécessaire à la continuité d'un processus général qui est ce qu'il Est et qui ne serait pas sans .

L'expression populaire le dit bien :

le sujet n'est pas jeté mais naturellement « mis au monde » ! un espace et un temps tout en procès, celui d'une vie dont le présent lui est offert ; La conscience lui ouvre la possibilité, la liberté de se projeter (ou non) au-delà de lui-même en un être ekstatique, à exister.

François Jullien nous ouvre à une philosophie de la « vie » réellement libérée d'une pensée de l'au-delà, toujours en décoïncidence, ouvrant à de l'incommensurable (donc jamais totalitaire), ouvrant à l'Autre, seul vrai repère, ouvrant, par le dialogue et la traduction, aux valeurs de cet Autre, en restant toujours conscient et critique, sans être naïf, des valeurs de l'Être comme de celles des Lumières .

En cela le concept de décoïncidence que nous propose comme point de départ François Jullien est la base d'une ambition politique optimiste, humaniste et universaliste nouvelle, celle d'un « vivre ensemble » qui ne peut être envisagé que dans le cadre d'un dialogue constructif, respectueux de l'Autre, : Les portes sont nombreuses et largement ouvertes, mais que de travail en perspective !

JC Alphonse le 28 janvier 2022